Célébration nationale du 7 juillet 2019 à St Pierre le Jeune

Prédication : Luc 15, 11-32

Le célèbre texte d’Evangile proposé pour ce dimanche est traditionnellement appelé **« parabole du fils prodigue »,** mais aussi **« parabole des deux fils »** ou **« du Père aimant »**. Cela nous indique d’emblée qu’il y a plusieurs angles d’approche ou lectures possibles de ce passage. Ce qui est certain en revanche, c’est qu’il raconte une histoire intemporelle qui garde toute sa pertinence aujourd’hui, celle de la relation difficile d’un père avec ses deux fils, on pourrait dire plus largement une histoire de relations entre parents et enfants, où il est question d’héritage, de relation rompue et de jalousie. Mais c’est aussi une histoire de relation rétablie, d’accueil et de pardon. Nous y reviendrons.

Cette histoire nous touche d’abord **sur le plan personnel et individuel** : si nous ne sommes pas tous parents, nous avons tous été, ou sommes encore enfant, fils ou fille de parents avec lesquels nos relations ont été plus ou moins faciles ou difficiles. Nous avons certainement tous vécu, comme le fils cadet, l’aspiration à être autonome, à ne plus dépendre de nos parents. Sans aller jusqu’à réclamer avant terme notre part d’héritage et à la dilapider de manière inconsidérée, nous avons certainement, à un moment ou à un autre, voulu marquer une rupture, et cela s’est plus ou moins bien passé. Notons que le père de la parabole ne fait pas d’histoires, il accède à la demande de son fils sans discuter. L’attention des lecteurs et des commentateurs s’est alors souvent focalisée sur le comportement immoral du cadet, qui se vautre dans le « stupre et la fornication » pour reprendre une expression qui fleure bon son 19e siècle. On peut évidemment voir dans le fils cadet une image de notre tendance humaine à dilapider les biens que Dieu nous donne, où celle de l’impasse dans laquelle mène la recherche insatiable de plaisirs sans lendemain. Mais il me semble que le problème que pointe ce texte, ce n’est pas tant le comportement moral du fils, qui fréquente les boîtes de nuit et les prostituées, que la rupture de la relation avec son père.

On aurait d’ailleurs pu imaginer une autre histoire, en la transposant dans notre contexte moderne : le fils cadet investit son héritage (que le frère aîné a également reçu, on l’oublie souvent) dans un fond commun de placement ou encore mieux et plus moral, dans une « start up » dans laquelle il travaille beaucoup et qui réussit bien. Il devient riche, fonde une famille, mène une vie bien remplie avec des activités sportives et culturelles épanouissantes et a de nombreux amis. Mais il oublie son vieux père qui vit à la campagne avec ses idées démodées et il ne répond que de loin en loin à ses demandes d’échange et de rencontre. L’histoire aurait ainsi été conforme à la morale de la performance et de la réussite de notre temps, mais elle aurait tout autant marqué la faillite de la relation entre le père et l’un de ses fils. D’ailleurs le fils aîné a sans doute de son côté consciencieusement placé ou investi l’héritage paternel, et il mène une vie très morale dans la proximité physique de son père, mais sa relation avec lui semble elle aussi problématique, avec des non-dits et une vision comptable et jalouse de la relation : j’ai droit à la même chose que mon frère. Bref, cette parabole est avant tout l’histoire de la relation brisée ou faussée entre un père et ses deux fils. Et cela nous parle, que nous soyons parents ou enfants. Le théologien André Gounelle donne même une interprétation iconoclaste de la parabole, en risquant l’hypothèse que le père n’est peut-être pas l’image de Dieu, mais simplement celle d’un père qui s’y prend très mal avec ses fils : l’égaré qui revient, il ne lui parle pas, ne l’écoute pas, il n’accède pas à sa demande d’un emploi, et lui donne ce qu’il n’a pas demandé, une fête, lui qui a passé ses dernières années à festoyer ! Au fils resté fidèlement près de lui, il parle certes, mais ne lui donne pas ce qu’il aurait souhaité : une fête ! Et André Gounelle de suggérer que cette parabole invite chacun des 3 protagonistes, le père, le fils cadet et le fils aîné, à « ex sister », c’est-à-dire selon l’étymologie du mot à sortir d’eux-mêmes, du rôle qu’ils jouent, pour entrer dans une relation telle que Dieu la veut, une relation de dialogue, de don et de pardon.

Mais je crois que l’interprétation traditionnelle de la parabole qui voit dans ce Père l’image de Dieu et de son amour inconditionnel est conforme à l’intention de Jésus qui la raconte, notamment parce qu’elle vient après deux petites paraboles, celle de la brebis égarée que recherche inlassablement le berger et celle de la pièce d’argent perdue retrouvée avec joie par la femme qui nettoie sa maison. Il est donc question dans ces paraboles de perte et de retrouvailles. Les retrouvailles du père et du fils, c’est ce qu’a peint Rembrandt, le peintre de l’Evangile qu’on aurait pu surnommer le 6e Evangéliste, le 5e étant jean Sébastien Bach comme on l’a souvent dit. Vous trouvez la reproduction de cette œuvre sur vos feuilles. Il s’agit d’un tableau célèbre qui se trouve au Musée de l’Ermitage à Saint Pétersbourg. Il représente le moment précis des retrouvailles, avec les mains du père simplement posées sur les épaules du fils, de manière sereine et paisible, sans exaltation. Certains commentateurs ont vu dans la différence de traitement des deux mains par le peintre, l’une plus grossière, l’autre plus fine, à la fois une main paternelle et une main maternelle. Je vous laisse juge de cette lecture. Quoi qu’il en soit, le silence du tableau rend parfaitement l’intensité de ce moment qui se passe de paroles. Il y a des circonstances où les mots sont inutiles, ou un simple geste suffit.

 Rien n’est dit du fin mot de l’histoire du fils égaré : a-t-il changé de vie ? Est-il revenu sur le droit chemin ? Nous ne le savons pas : l’important c’est qu’il se soit senti aimé **malgré tout** et **au-delà** de tout. Et ce seul instant où tout est récapitulé, restauré, où cette relation gâchée est rétablie, a valeur d’éternité. Si Dieu nous accueille chacune et chacun de cette manière-là, qui n’efface pas les échecs, les tragédies, les fautes commises, mais les dépasse par le don de l’amour, le **par-don**, le don qui nous est fait au-delà de ce que nous sommes ou avons fait, alors nous devenons capables nous aussi d’accueillir et de pardonner. Ouvrir nos bras ou nos mains, les poser silencieusement sur celles et ceux qui sont prêts à renouer une relation gâchée ou brisée, au-delà des mots ou des jugements, cela devient possible lorsque nous-même avons fait l’expérience des mains aimantes de Dieu a posées sur nous.

Mais si cette parabole nous parle de nous, de nos vies intimes, de nos relations brisées et restaurées avec Dieu et nos proches, elle nous parle aussi de notre « nous » collectif, de notre manière de vivre en Eglise et en société. En tant qu’Eglise, nous pouvons recevoir la parabole comme une invitation à être dans nos comportements collectifs, nos prises de position, nos activités et nos projets, à l’image de ce Père qui accueille inconditionnellement son fils, sans reproche, sans jugement, avec le seul souci de le restaurer dans sa dignité. Trop souvent et trop longtemps, on a fait de l’Eglise l’auxiliaire, quand ce n’était pas le synonyme, de la morale. Combien de fois n’a-t-on pas entendu des parents déclarer à propos de leur enfant : je l’envoie au catéchisme, ça ne lui fera pas de mal et au moins il apprendra la morale ! La morale, c’est d’abord l’affaire de la société, qui dit ce qui est bien et ce qui est mal, et de l’Etat qui définit la loi et dit le permis et le défendu. Et cette morale varie selon les époques et les contextes. Dans ce domaine, l’Eglise peut et doit donner des **directions**, mais non des **directives**. Et ces directions doivent être fondées sur les 10 commandements (les « 10 paroles ») et inspirées par l’Evangile : justice, paix, solidarité avec les plus faibles et les plus fragiles, dignité de chaque personne humaine sans distinction de race, de sexe ou de religion, respect de la création dans sa globalité. En étant à l’écoute des attentes des femmes et des hommes de son temps, en cherchant à tenir compte des évolutions sociales et culturelles de son époque, le protestantisme luthéro-réformé a souvent été décrit comme libéral, à la traîne de son époque ou de l’air du temps. C’est un risque qui n’est certes pas à négliger, mais c’est surtout l’expression de la volonté d’être fidèle, théologiquement et pastoralement, au message d’amour et d’accueil inconditionnel de l’Evangile. Il ne s’agit pas de fermer les yeux sur le mal ou le péché, de distribuer une grâce à bon marché que Bonhoeffer dénonçait déjà, ou d’annoncer un pardon qui se dispenserait de nommer et dénoncer le mal. Mais il s’agit d’être non des juges qui condamnent et enferment, mais des témoins de l’amour de Dieu qui ouvre des portes et rend toujours à nouveau possible de nouveaux lendemains. La justice des hommes est indispensable, et il appartient aux chrétiens et à l’Eglise de rappeler toujours à nouveau l’importance de son respect et de sa conformité aux principes fondamentaux des droits humains. Mais le message chrétien va au-delà : une vie nouvelle et renouvelée est toujours à nouveau possible, au-delà des échecs et des sanctions de la morale et de la justice humaine. En cherchant à rester sur cette ligne de crête, le protestantisme se place dans une position inconfortable : ce serait tellement plus simple de dire clairement où est le bien et le mal, d’avoir des positions tranchées sur les questions de société si difficiles auxquelles nous sommes aujourd’hui confrontés. Mais cela ne me semble pas être la vocation de l’Eglise, si elle veut être le reflet de l’attitude du père de la parabole, qui ne dit pas un mot du comportement dévoyé de son fils et ne le juge pas. Le fils est d’ailleurs déjà jugé, il s’est jugé lui-même en se déclarant indigne. Le père se contente de l’attendre et de courir à sa rencontre lorsqu’il a de lui-même pris l’initiative du retour dans la maison paternelle.

On parle beaucoup ces temps-ci des abus sexuels commis dans certaines Eglises, pas seulement catholique. Je note d’ailleurs à ce propos que les Eglises les plus concernées sont celles qui se veulent des remparts de la morale traditionnelle dans un monde considéré comme immoral. Personne, et aucune Eglise ni institution n’est évidemment à l’abri de comportements abusifs, dès lors que s’y exercent des liens d’autorité se traduisant par des exigences d’obéissance. Nous devons donc apprendre à nos enfants et à nos jeunes, dans l’Eglise, à l’école, à l’armée ou dans l’entreprise, à exercer leur esprit critique et à veiller à leur propre intégrité, en se souvenant avec l’apôtre Pierre qu’« il faut obéir à Dieu plutôt qu’aux hommes » (Actes 5,29). Exigence particulièrement difficile, car quelle est la volonté de Dieu, comment la discerner pour nous-même et pour notre vie en société ? Quelle est la volonté de Dieu pour cette gamine de 15 ans qui se retrouve enceinte parce qu’on ne lui a rien appris et qui va se faire tabasser, ou pire encore, par son frère et son père ? C’est une femme médecin catholique qui m’a posé cette question. Quelle est la volonté de Dieu dans les difficiles questions de PMA, ou de fin de vie ? Pour les protestants, la réponse n’est pas inscrite dans un code de morale, elle ne peut être trouvée que dans la prière et la méditation de la Parole de Dieu et dans l’exercice de la responsabilité que Dieu nous a donnée en faisant de nous des êtres libres. Exercice risqué, mais qui peut se faire dans la confiance dans le Père qui nous ouvre ses bras. Oui, la petite jeune fille enceinte connaîtra un enfer pire en menant sa grossesse à terme qu’en l’interrompant, et la famille de Vincent Lambert pourrait retrouver la sérénité si on le laissait partir en paix. Notre seul critère de discernement doit être le choix de nous placer du côté de la détresse et de la souffrance, de chercher à respecter le principe du moindre mal. Il nous faudra alors souvent quitter les rivages de nos principes et de nos certitudes, guidés par le seul principe du dialogue, du don et du pardon que nous enseigne la parabole du Père et de ses deux fils. AMEN ! Christian ALBECKER